

GEORGES SIGAL

Aix-en-Provence

UNE NOUVELLE FANTASTIQUE POLONAISE
 ANTÉRIEURE À «L'HOMME INVISIBLE» DE H. G. WELLS:
 «L'INVISIBLE» («NIEWIDZIALNY») DE SYGURD WIŚNIEWSKI
 (1881)

Depuis des millénaires, l'homme poursuit le vieux rêve d'un pouvoir décuplé et mystérieux: celui d'un être humain vivant, agissant, mais invisible.

Ce vieux thème, qui se présente sous les formes les plus diverses, s'est vu associé à des philtres, à des anneaux ou des onguents magiques, à des poudres aveuglantes, à des baguettes de fée et à des grimoires de sorcier, à des formules verbales cabalistiques, ou bien encore à des «bonnets escamoteurs». Il occupe une place de choix aussi bien parmi les mythes ancestraux et les contes populaires de très nombreux pays, que dans les œuvres littéraires, volontairement fantastiques, d'innombrables écrivains.

Au cours du XIX^e siècle, subissant l'influence, de l'engouement quasi-général pour la fameuse «Fée-Science», cette vieille idée a revêtu encore une nouvelle forme: celle d'anticipations pseudo-scientifiques, ayant pour point de départ très souvent des découvertes parfaitement réelles — et parfois même toutes récentes — de la Physique, de la Chimie, de la Physiologie...

Le plus connu peut-être des contes fantastiques élaborés en ce temps-là à partir du grand thème séculaire, reste encore de nos jours le célèbre *Homme Invisible* de H. G. Wells, publié à Londres en 1897¹.

Il ne sera pas sans intérêt cependant, nous semble-t-il, de rappeler qu'à peu près à la même époque, mais seize ans plus tôt néanmoins, paraissait à l'autre bout de l'Europe, en Pologne, à Varsovie, une nouvelle fantastique, *L'Invisible*², dont l'argument principal et la trame tout entière se recourent de façon troublante avec le récit que tout le monde a lu.

¹ H. G. Wells, *The Invisible Man*.

² *Niewidzialny*, „Kurier Warszawski”, 1881, Numéros 190 à 195.

L'auteur — Sygurd Wiśniowski — peu connu à l'étranger, et qui était même sur le point d'être également oublié dans son pays natal, s'est trouvé rappelé à la mémoire de ses compatriotes en 1952 par la publication, précisément, de la nouvelle qui nous intéresse, parue dans une anthologie de la nouvelle fantastique polonaise³, ouvrage en deux volumes, composé sous les auspices du grand poète Julian Tuwim⁴, puis par la réédition de ses *Oeuvres choisies*, dont les trois volumes ont paru successivement à Varsovie en 1953, 1954 et 1956.

En dépit de ces publications somme toute assez récentes, il semble qu'il ne serait point, malgré tout, superflu de présenter succinctement notre écrivain au lecteur étranger «non initié».

Né en 1841 à Zielone Paniowce, sur les rives du Zbrucz, en Podolie autrichienne à cette époque⁵, d'une famille de bonne noblesse polonaise, traditionnellement attachée aux rêves d'indépendance de sa patrie, Sygurd Wiśniowski se sent, dès son plus jeune âge, attiré par les voyages au pays lointain, par les explorations, les découvertes, les aventures... Lycéen encore, il s'enfuit en 1858 de la maison paternelle, traverse résolument la Moldavie, la Valachie, la Roumélie et la Thessalie, et arrive en Turquie proprement dite, d'où il se voit finalement ramené au berçail.

Il termine donc ses études secondaires au gymnase en 1859, et s'inscrit à l'Université de Lwów⁶. La fausse nouvelle de la formation d'une Légion polonaise l'incite à traverser à nouveau une bonne partie de l'Europe. Il parvient à joindre Garibaldi et prendra part aux derniers combats de la guerre d'Italie. Une École Militaire polonaise est ouverte, comme l'on sait, à Cuni. Il s'y inscrit, puis revient au pays en 1862 — mais ce sera pour en repartir aussitôt, en quête de nouvelles aventures. Cette fois-ci, c'est pour l'Australie et la Nouvelle Zélande que nous le voyons s'embarquer, après un bref séjour à Londres. Il va passer là-bas une dizaine d'années, en y exerçant les métiers les plus divers: mineur, chercheur d'or, marin, journaliste... Il connaît fort bien l'anglais, et se fait de nombreuses relations dans le monde du journalisme — détail qui a son importance si l'on cherche à établir une liaison possible entre son futur sujet et le récit de Wells. Mais il convient de ne point oublier que ce dernier, qui est né en 1866, ne commencera à écrire qu'en 1895 — c'est-à-dire trois ans après le décès de Wiśniowski — et qu'il n'aura tout juste que 15 ans en 1881, l'année où paraîtra à Varsovie notre *Invisible*.

En 1872, le romancier en puissance quitte l'Australie et revient pour un certain temps au pays, mais sa soif d'aventures et son désir de voyages

³ *Polska nowela fantastyczna*, zebrał J. Tuwim, Warszawa 1952 (*La Nouvelle fantastique polonaise*, textes réunis par J. Tuwim, Varsovie 1952).

⁴ Est-il nécessaire de commenter le nom de ce célèbre poète contemporain (1894-1953)?

⁵ Galicie orientale.

⁶ Lvov en russe, Lwów en polonais.

sont encore loin d'être taris. Dès 1873, on le signale déjà tour à tour en Suisse, en Autriche, en Angleterre. C'est à Liverpool qu'il s'embarque à présent, à destination des Etats-Unis. Un court séjour à Chicago, puis c'est le Far-West, le Minnesota, le Dakota... Il accompagnera le fameux Colonel Custer, lors de l'expédition de celui-ci dans les Rocheuses. Il revient à nouveau en Pologne en 1876 et connaît son heure de gloire à Varsovie, au moment où paraît son roman *Les Enfants de la Reine d'Océanie*, en même temps que ses *Contes et Nouvelles*. Le démon des voyages ne l'abandonne pas pour autant: le voici en Galicie orientale, puis bientôt nous le voyons à Paris... De Paris, il passe à Londres, et là il s'embarque une nouvelle fois pour l'Amérique. En 1881, il reviendra cependant à Varsovie, et c'est à l'occasion de ce séjour, précisément, que paraîtra dans le „*Courrier de Varsovie*” la nouvelle que nous commentons.

En 1884, enfin, on publie ses *Lueurs dans une Contrée Obscure*, ses *Romans et Nouvelles*, sa traduction du *Sartor Resartus* de Carlyle. Ce sera son chant de cygne. Marié à son retour des Etats-Unis, pondéré, assagi, il renonce aux voyages et du même coup à la littérature. Nous le retrouvons quelques années plus tard dans sa province natale de Galicie. Mais il s'est transformé une fois de plus: le voici devenu industriel. Installé définitivement au pays, il défraie à présent la chronique par plusieurs procès retentissants. Il s'occupera également de politique, fera parler de lui au moment des élections, et mourra finalement à Lwów, le 23 Avril 1892.

Une conséquence curieuse de cette vie agitée se retrouve lorsque l'on se penche sur son oeuvre: un seul de ses écrits, la nouvelle *Ola*, dont le sujet n'est pas sans analogie avec le célèbre *Rustre*⁷ d'Eliza Orzeszko, aura eu la Pologne pour cadre de son action. Toutes les autres nouvelles, tous les récits, tous les romans, ont pour toile de fond des pays étrangers. On y distingue, d'une part, le cycle des Nouvelles d'Amérique, parmi lesquelles on peut citer: *Lettres des Montagnes Noires*, *Images d'Amérique*, *Dans les Montagnes Noires*, *Langenor*, *Odetta*, etc.⁸ Parmi les oeuvres inspirées par l'Australie et la Nouvelle Zélande, on pourrait rappeler: *Dix ans en Australie*, *Nouvelles Australiennes*, *Mon Barbe*, *La Dame du Lac*, etc., et, évidemment, ces *Enfants de la Reine d'Océanie*, dont nous avons déjà mentionné le succès auprès des lecteurs.

Mais ce qui nous intéresse ici, en réalité, ce sont la conception, l'intrigue et l'exécution de la nouvelle fantastique *L'Invisible*. Examinons-les.

L'action se déroule à Vienne, vers 1880.

⁷ E. Orzeszkowa, *Cham*, 1899.

⁸ *Langenor* passe pour avoir inspiré à Sienkiewicz son célèbre *Gardien du Phare* (*Latarnik*, 1881), *Odetta*, pour sa part, était la nouvelle que le même Sienkiewicz déclarait «la mieux venue...»

Le narrateur, qui mène son récit à la première personne et que nous sommes libres, si nous le voulons, de confondre avec notre auteur, nous conte, pour commencer, son aventure d'un soir. Longeant en solitaire une ruelle obscure et déserte, il a eu l'impression de heurter un passant. Il l'entend même distinctement maugréer en polonais. Ce compatriote, agacé manifestement, est néanmoins un homme bien élevé: il s'est empressé de relever le parapluie que notre conteur avait laissé rouler à terre au moment du choc, et il le lui a remis en main, fort poliment. Et cependant, malgré tous ses efforts, le promeneur ne voit pas la moindre silhouette devant lui: seule une nappe de brouillard jaunâtre paraît s'étendre devant ses yeux, vaguement éclairée par le halo diffus d'un réverbère...

Fort justement intrigué par cet inconnu, que l'on heurte, que l'on entend, mais qu'il est impossible d'apercevoir et de distinguer de la brume, il le suit tant bien que mal, en s'attachant au bruit de ses pas. Il l'entend sonner à une porte, voit le portier ébahi et furieux scruter avec suspicion l'espace vide tout autour de l'immeuble... Il s'avère que l'incident n'est point nouveau pour le suisse, que notre ami fait parler, et qui explique, tout en grommelant des injures, que de tels coups de sonnette «dans le vide» sont devenus courants depuis quelque temps, dans cette maison. Le hasard veut que cette demeure soit bien connue du narrateur. Ce vieil hôtel particulier se trouve être le logis de l'un de ses parents éloignés, un riche et puissant comte polonais, qui y réside en compagnie de sa fille unique, la jeune et belle Comtesse Proserpine. Nous apprenons également que la famille de ce riche cousin comportait naguères encore un troisième membre: un jeune neveu, le Comte Zbigniew, fiancé présomptif de Proserpine.

Au cours de visites répétées que le conteur rend à ses riches parents à la suite de son aventure nocturne, il se rend compte assez vite que la demeure semble être hantée par quelque esprit bizarre. La chose se précisera peu à peu, et le «fantôme» se révélera être justement ce cousin éloigné, Zbigniew Opaliński, parfaitement vivant au demeurant, mais absolument invisible. Cantonné dans une aile désaffectée du palais, il est servi par un vieux valet de chambre appelé Hans, serviteur modèle, entièrement dévoué et fidèle — le seul être au monde qui soit réellement au courant de cette invraisemblable situation. Pour ce qui est du vieux comte et de sa fille, ils se doutent bien de quelque chose, en effet, mais ils ne parviennent pas, malgré tout, à percer à jour ce mystère. La jeune Proserpine, cependant, semble deviner et comprendre bien de choses... Elle fixe un rendez-vous au narrateur, pour en discuter sérieusement et pour tenter de tirer au clair certains faits mystérieux et troublants. Zbigniew, qui, invisible, assistait à cet échange de paroles, se décide soudain à tout dévoiler à son cousin. A peine la jeune comtesse s'est-elle éloignée, qu'il saisit la main de notre héros, et qu'il l'entraîne, tout pantelant d'angoisse, défaillant presque d'émotion, dans sa chambre de Paile

désaffectée. C'est là, sans plus attendre, qu'il se fait enfin reconnaître et qu'il conte à son visiteur sa bizarre, sa pitoyable mésaventure, nous livrant du même coup la clé de toute l'énigme.

Nous apprenons ainsi que notre jeune comte était un fervent adepte des Sciences exactes, qu'il travaillait, en particulier, depuis de longues années, sous la direction d'un vieux savant allemand, le Professeur Discoloris, sur la structure de la matière. L'objet précis de ces recherches, au cours desquelles le jeune Zbigniew servait de «cobaye» volontaire, consistait à obtenir une modification de la coloration — voire même la suppression complète de toute coloration de la matière organique. Pendant certaines de ces expériences, le seuil de la quasi-transparence d'un être humain fut même atteint à plusieurs reprises. A chaque fois cependant, grâce à l'absorption immédiate de certains corps chimiques — connus, malheureusement, du seul professeur — le jeune savant retrouvait facilement «forme humaine». La formule se perfectionnait peu à peu et le grand jour finalement arriva : Zbigniew est devenu totalement, radicalement invisible. Hélas, la joie de l'émotion fut trop forte : le vieux professeur eut une crise d'apoplexie et mourut sans avoir eu le temps de transmettre à son disciple le fameux secret, laissant le malheureux réduit à ce lamentable état de fantôme... Moins infortuné que Griffin, le future héros de Wells, qui, pour rester complètement invisible sera obligé d'être tout nu, le jeune comte dispose heureusement d'une garde-robe fort bien garnie et absolument adéquate, dont toutes les fibres ont été traitées, elles aussi, de telle sorte qu'elles sont devenues invisibles. Il jouit en outre — nous l'avons déjà signalé — de l'aide constante et vraiment efficace de son vieil et vigilant serviteur, le fidèle, l'irremplaçable Hans.

Et pourtant, en dépit de ces réels avantages, un sort tragique l'attend, lui aussi. C'est une déception sentimentale qui va être à la clé de sa perte. En effet, la jeune Proserpine, mise au courant de la situation par notre narrateur, fera montre d'un sang-froid étonnant et d'une remarquable présence d'esprit, mais également d'un odieux égoïsme et d'un manque de cœur à la fois incroyable et total.

Elle se rend, impavide, chez le pauvre Zbigniew, écoute sans perdre contenance ses plaintes et ses protestations d'amour. Avec un sourire froid et poli, d'une voix calme et glacée, elle lui demande ensuite de bien vouloir s'éloigner et de disparaître à jamais — ou, tout au moins, demeurer au loin jusqu'au jour où il retrouverait le secret perdu si malencontreusement. Et même dans ce cas-là — précise-t-elle — si jamais la fantaisie lui venait d'exploiter son étrange et peu ragoûtant pouvoir, elle espère qu'il aurait pour le moins la décence de se choisir un quelconque pseudonyme; pour que le nom des Comtes Opaliński ne se voit point déshonoré par les apparitions en public d'une sorte de bizarre histrion...

Fou de douleur et de désenchantement, le jeune Zbigniew tente alors

de se suicider. Le revolver, étreint par une main invisible, appliqué contre une tempe invisible, lui est arraché à temps cependant par le fidèle serviteur. Le pauvre «fantôme» s'enfuit à toutes jambes et disparaît pour toujours, suivi par son valet dévoué, qui s'est élancé sur ses trousses.

Et le narrateur achève son récit, en nous déclarant:

Quant au destin ultérieur de l'homme invisible, plus personne n'en entendit jamais parler... On m'annonce le prochain mariage de Proserpine, qui épouse un principicule étranger⁹.

On a pu remarquer, déjà au fil de ce succinct résumé, les points où notre histoire se recoupe curieusement avec l'oeuvre bien connue de Wells. Mais certains détails paraissent encore plus troublants à l'examen.

Ainsi, écoutons, par exemple, discourir le «savant Docteur Otto von Kummelspalter», dont le manuel sert de livre de chevet au Comte Zbigniew:

La coloration de la matière organique [...] dépend de la présence dans le sang, dans les fibres, les os, les nerfs, etc., de certains pigments qui contiennent des éléments ferrugineux et qui changent de couleur selon des critères constants, de nature chimio-physiologique. La mélanine, qui teinte la rétine et la pupille de l'oeil, ainsi que les cheveux, peut être diminuée ou augmentée selon des lois, qui ont été découvertes tout récemment par le Professeur Scharfli de Bâle. Si l'on ajoutait au sang l'hématosine, on raviverait par cela même la coloration purpurine de chacune de ses fibres. Une forte abondance de mélanine dans les pigments de la peau, fera qu'un homme sera un nègre du plus beau noir, cependant que le manque caractérisé de mélanine va en transformer un autre en albinos. Les fibres du corps humain sont à l'origine absolument incolores et transparentes à l'instar de l'eau, et ne deviennent visibles et colorées que grâce à l'adjonction de divers pigments (p. 129).

Reportons-nous à présent au texte de Wells:

En réalité, l'organisme tout entier d'un homme — à l'exception des cellules rouges de son sang et des pigments foncés de ses cheveux — est fait de tissu transparent, incolore: tant il faut peu de chose pour nous rendre visibles les uns aux autres! Pour la plus grande part, les fibres d'un être vivant ne sont pas plus opaques que l'eau [...] ¹⁰

Vous connaissez la matière colorante du sang: elle est rouge. Eh bien, on peut la rendre blanche, incolore, sans troubler ses fonctions normales [...]

On pouvait rendre transparent un tissu, un animal! Exception faite des pigments, on pouvait le rendre invisible! «Je pourrait devenir invisible!» me dis-je à moi-même. Et soudain je me rendis compte de ce que peut un albinos¹¹ possédant un secret semblable (p. 145).

⁹ *Polska nowela fantastyczna*, t. 2, Warszawa 1953: S. Wiśniowski, *Niewidzialny*. Ici p. 141.

¹⁰ H. G. Wells, *L'Homme invisible*, trad. d'A. Laurent, ed. Albin Michel, 1958. Ici p. 144.

¹¹ Faut-il rappeler que le héros de Wells était un albinos?

Revenons à nouveau à la nouvelle de Wiśniowski:

S'il t'est arrivé parfois de voir des mollusques gélatineux dans la mer, ces mollusques dont notre oeil ne distingue qu'à grand peine les contours précis, en tentant de les différencier de l'eau (p. 133).

Et nous trouvons aussitôt dans l'oeuvre de Wells:

Il a dit «invisible»! Cela existe donc, un animal invisible? Dans la mer, oui. Des milliers, des millions! Toutes les larves, les petites nauplies, toutes les espèces de *tornaria*, les bêtes microscopiques... les meduses. Dans la mer, il y a plus de choses invisibles que de visibles! ... Et dans les étangs aussi! Toutes ces petites bêtes qui vivent là, simples points de gélatine transparente et incolore (p. 134).

De même, lorsqu'il s'agit d'expliquer la manière dont on est parvenu à rendre invisible ses effets, le jeune Zbigniew nous dit, chez Wiśniowski:

Cela dura pas mal de temps, avant qu'il ne parvint à ses fins. Chaque matière devait être traitée différemment. La laine de mes habits, le coton et le lin de mon linge, le cuir de mes souliers, la soie et même les pierres et les métaux précieux que je portais sur moi, furent soumis chacun à leur tour à diverses expériences chimiques, dont ils sortirent en fin de compte invisibles (p. 134).

Chez Wells, Griffin, avant que de s'en prendre à un chat, commence, lui aussi, par rendre invisible un petit bout de tissu:

Ma première expérience porta sur un morceau d'étoffe, un chiffon de laine blanche. C'était bien la chose la plus étrange du monde, de le voir d'abord souple et blanc sous les jets de la lumière, puis de le voir s'évanouir peu à peu, comme un flocon de fumée disparaître... J'avais peine à croire que j'eusse obtenu cela. J'étendis la main dans le vide apparent: l'objet était bien là, aussi solide que jamais. L'ayant saisi maladroitement, je le laissai tomber à terre: je ne le retrouvai pas sans difficulté (p. 150).

Notons également telle scène de «poursuite dans le vide» chez Wiśniowski:

Le revolver tomba sur le plancher. Le vieillard, repoussé violemment, tomba également, mais il se releva bien vite, demeura un instant immobile, une main roulée en cornet et appliquée contre l'oreille [...] Il s'orienta rapidement et bondit hors de la pièce par la porte menant au couloir et qui venait de s'ouvrir d'elle-même. Je courus à sa suite. Ses vieilles jambes se révélèrent plus rapides et plus résistantes que les miennes! Je ne le perdî point de vue tout au long de plusieurs rues et à travers tout le Ring, mais il disparut subitement dans la foule au milieu de la Kärtner Strasse (p. 141).

Et telle autre, similaire, chez Wells:

Il vit Kemp bousculé, puis se remettant sur pied. Il vit Kemp chanceler, se précipiter en avant, tomber de nouveau, s'abattre comme un boeuf. Alors, subitement, il fut, lui aussi, frappé avec violence. Et par personne! Rien!... Un pied invisible lui passa sur le dos, le frôlement d'un spectre dégringola les mar-

ches; il entendit les deux agents, dans le vestibule, crier et courir; la porte d'entrée se referma bruyamment... — Mon Dieu! — s'écria Kemp. — Tout est perdu. Il s'est sauvé (p. 202).

La lecture nous offre bien d'autres traits de ressemblance. Tel l'incident de la sonnette à la porte d'entrée. Nous avons chez Wiśniowski:

— Qui vient d'entrer ici? — demandai-je. — Mais personne. — Et pourtant, quelqu'un a sonné? — Eh oui, on a sonné. — Alors, qui était-ce? — Voilà ce que moi aussi je voudrais bien savoir, oui j'aimerais savoir qui c'était, répondit le portier d'un air maussade, puis il ajouta, au bout d'un moment: — Ce doit être sûrement quelque voyou, qui a voulu se moquer de moi, et puis qui s'est enfui (p. 119).

Et nous trouvons chez Wells:

Il entendit la servante répondre au coup de sonnette [...] et par-dessus la rampe, interpella la femme de chambre [...] — Etait-ce une lettre? — Non, monsieur. Un passant qui a sonné, et puis qui s'est enfui (p. 120).

Nous n'allons pas continuer à multiplier ces citations, le procédé risquant de devenir rapidement fastidieux. D'ailleurs, n'est-il point naturel, que nos auteurs, en traitant un sujet analogue, aient eu, spontanément, recours à des moyens identiques? On en découvrirait sans peine bien d'autres exemples encore, en relisant les oeuvres de tous les écrivains dont la fantaisie s'est plu à exploiter pareille situation. Il suffit, par exemple, de rappeler *Le Secret de Wilhelm Storitz* de Jules Verne, si nous voulons rester dans le cadre de l'époque¹².

Il sera, en revanche, plus fécond et plus intéressant — nous semble-t-il — de nous pencher un peu sur les notables divergences que présentent, comme il fallait s'y attendre, nos deux ouvrages. Examinons-les sous ce nouveau jour:

Les visions même du monde, telles qu'elles se dessinent chez nos deux auteurs, leurs *Weltanschauungen* selon le terme consacré, nous semblent profondément, foncièrement différentes. Aussi, l'état d'esprit du héros que chacun d'eux met en scène, reflète-t-il, lui aussi, une mentalité on ne peut plus dissemblable.

Dans l'oeuvre de Wells, la satire sociale se surajoute visiblement au thème «fantastique» du roman d'anticipation. Elle fait de son Griffin un révolté et un criminel, qui n'hésite pas à voler, à piller, à incendier, pour contenter son égoïsme exacerbé et pour mener à bien son impérieux dessein. Il lui faut, pour ce faire, satisfaire d'irrésistibles besoins, qui se sont, en quelque sorte, artificiellement créés. Poussé par un sentiment d'orgueil incontrôlable, qui fait parfois penser à l'*Übermensch* de Nietzsche, il en viendra même à tuer, en fin de compte, sous l'empire de sa

¹² Il ne faut pas oublier cependant que *Le Secret...* est une oeuvre posthume inachevée, qui n'a été publiée qu'en 1910, alors que Jules Verne est mort en 1905.

constante, de sa croissante irritation, que nous verrons tourner en frénétique fureur¹³.

La nouvelle de Wiśniowski, en revanche, qui se teinte d'un humour innocent et sans fiel, nous présente un héros qui, tout malheureux, tout incompris qu'il soit, n'envisagera jamais — le lecteur en est persuadé — d'entrer en lutte ouverte avec la société dans laquelle il vit, ni, moins encore, de causer un tort quelconque à son prochain¹⁴.

Profondément chrétien, respectueux du bien d'autrui, il n'accuse personne, il n'en veut à personne de son malheur. S'il se désole et se lamente sur son sort c'est sans la moindre trace d'acrimonie ou de rancœur. Écoutons-le parler de sa situation au narrateur :

— Cette position dans laquelle je me trouve, est terrible, épouvantable, maudite! — gémissait-il. — Le Docteur a emporté au tombeau avec lui le secret qui aurait pu me rendre les qualités chromatiques inhérentes normalement à toute matière humaine vivante. Il m'a laissé invisible, et, depuis ce temps-là, sans avoir commis le moindre crime pourtant, ni contre mes prochains, ni contre le Créateur, me voici plus malheureux que ne le sont les damnés en enfer! Je suis obligé d'errer sur cette terre, en vivant, en sentant, en voyant, en aimant, tout comme les autres hommes, et pourtant entre moi et le monde se dresse une barrière impossible à surmonter. Je suis littéralement au monde, mais pas fait pour le monde¹⁵. Même les revenants et les vampires possèdent leurs formes déterminées. Moi, on m'a enlevé la couleur qui permet de distinguer les contours. Ma vie, c'est la mort errante, mon existence, c'est l'oubli. Aucun de mes parents, aucun de mes amis ne peut voir mon visage tourmenté. Si je m'avisait de serrer sur mon cœur la femme que j'adore, elle tomberait en pâmoison, remplie d'indicible épouvante (p. 137).

Évidemment, la situation du jeune comte, pour tragique, pour atroce qu'elle soit, est tout de même beaucoup moins angoissante que celle de Griffin: il dispose de vêtements chauds et confortables, il peut se longer,

¹³ Puisque nous venons de mentionner le nom de Jules Verne, il ne sera peut-être pas sans intérêt de rappeler ici que nombre de ses héros sont justement des inventeurs méconnus et aigris, et que dans leur caractère se mélangent souvent l'amour de la science, l'orgueil blessé et un sentiment de rancune et de révolte contre la société, qui les poussent parfois jusqu'au crime ou jusqu'à la folie: le «capitaine Nemo» des *20.000 lieues sous les mers* (1870), Robur le Conquérant (1886), que l'on retrouve dans *Le Maître du Monde*; l'anarchiste idéalisé de *Face au Drapeau* (1896), et beaucoup d'autres que l'on oublie, tel ce Maître Zacharius, qu'il qualifie de «réprouvé de la Science»...

¹⁴ Il n'est point dans nos intentions de rechercher ici les antécédents littéraires de ces deux oeuvres. Signalons néanmoins, en ce qui concerne la nouvelle de Wiśniowski, une influence qui nous semble visible: celle de la *Sylphide*, récit mi-fantastique, mi-philosophique du Prince V. P. Odoïevski (publié pour la première fois dans le „Contemporain” („Sovriemiennik”) en 1837, vol. V).

¹⁵ Cette phrase est, évidemment, une réminiscence du vers célèbre de Mickiewicz, dans son *Vampire*:

«Au monde de nouveau, mais point fait pour le monde, Qu'est donc cet homme?»

Un vampire»

(cf. *Upiór*, vers 11 et 12, [dans:] Mickiewicz, *Dziela*, T. 3, Warszawa 1955, p. 7).

se nourrir déceimment. Son confident et «fondé de pouvoir», le fidèle Hans est, indubitablement, d'un autre secours pour lui que ne le sera le docteur Kemp pour «l'Homme Invisible». Mais n'oublions pas, cependant, que si Kemp a les réactions que nous connaissons, c'est bien parce que Griffin, dès ses premières confidences, s'est révélé à lui sous son vrai jour.

Rouvrons le roman de Wells :

Il commença son récit, et l'abandonna. Par moments, il parlait de Marvel : alors il fumait plus vite et sa voix trahissait sa colère [...] — Il avait peur de moi, je voyais bien qu'il avait peur de moi — répéta l'homme invisible à plusieurs reprises. — Il voulait me lâcher ; il guettait sans cesse autour de lui... Que j'ai été sot ! Le matin... je l'aurais tué (p. 130).

Toute l'histoire de Griffin semble n'être qu'une suite d'odieuses iniquités :

— Pourquoi ? — demanda Kemp. — L'argent ! L'argent ! — répondit l'homme invisible. Et il se leva pour regarder par la fenêtre. Puis il se retourna brusquement. — Alors, je volai le vieux, je volai mon père... mais l'argent n'était pas à lui... il s'est tué (p. 145).

Deux pages plus loin, il redouble en ce sens :

Je ne me sentait nullement attristé par la mort de mon père. Il me faisait l'effet d'avoir été victime d'une sentimentalité folle. Les convenances, l'usage exigeaient ma présence à son enterrement. Mais le coeur n'y était pas (p. 148).

Puis ce sera l'histoire du chat «fantôme», cyniquement abandonné à son sort :

— Vous ne voulez pas dire qu'il y a un chat invisible, lâché à travers le monde ? — demanda Kemp. — A moins qu'on ne l'ait tué... Pourquoi pas ? fit l'homme invisible (p. 153).

Un peu plus loin, ce sera l'aveu de l'incendie volontaire de la maison où il avait pu mener à bien ses expériences :

[...] je mis le feu à mon tas de papiers et de saletés, j'approchai les chaises et la literie, j'amenai le gaz avec un tuyau de caoutchouc... — Vous avez mis le feu à la maison ? — s'écria Kemp. — Oui, j'ai mis le feu. C'était la seule manière de brouiller ma piste (p. 162).

Suit le pillage sans vergogne d'un grand magasin, l'intrusion dans la boutique d'un vieux marchand, enfin l'agression brutale de ce dernier :

Cependant, je constatai qu'il était seul dans la maison : alors je ne fis ni une, ni deux, je tapai sur la tête. — Sur la tête ? — s'écria Kemp. — Oui, je l'étourdis... comme il descendait l'escalier. Je le frappai par-derrière avec un escabeau... il roula jusqu'en bas comme un sac de vieilles bottes (p. 188).

Tout cela procède d'un orgueil incommensurable et d'un égoïsme absolu qui sont aux limites de la folie :

— Mais voyons ! l'humanité la plus vulgaire... — Tout cela est très bien pour le vulgaire, en effet !... (p. 188).

En fait, cette invisibilité n'est bonne que dans deux cas : elle est utile pour la fuite, elle l'est aussi pour l'approche. Elle est donc particulièrement utile pour tuer [...] Tuer, voilà ce que nous avons à faire, Kemp (p. 199).

D'ailleurs, il n'y a pas à dire, il faut qu'arrive le règne de la terreur, en voici le premier jour. Port-Burdock n'est plus sous la domination de la Reine ; dites-le à votre policier, dites-le à toute la bande : la ville est sous ma domination, à moi, et je suis la terreur ! Ce jour est le premier de l'an I de la nouvelle ère, l'ère de l'homme invisible. Je suis Invisible Ier (p. 214).

Est-il bien utile, d'ailleurs, de multiplier nos références ? Le personnage de Wells est ancré dans toutes les mémoires¹⁶.

Le style du Comte Zbigniew est d'une tout autre veine :

— Tant mieux... Je vois que j'ai affaire à un homme raisonnable. En votre qualité de cousin de la famille et d'ami du Comte et de Proserpine... — Pardonnez-moi, mais avant de vous autoriser à introduire le nom d'une dame dans le cours de notre conversation, il me faut vous demander d'abord avec qui j'ai l'honneur de parler ? — Comment ? Tu n'as point deviné, mon cousin ? — s'exclama la voix. — Zbigniew ? — Mais oui, tout juste. Ton parent infortuné, mais aimant. Puis-je te serrer dans mes bras ? — J'acquiescai de la tête. Je sentis aussitôt une paire de bras invisibles autour de mon cou. Mon visage reçut un baiser chaleureux sur chaque joue, ainsi qu'une larme invisible, mais chaude. — Oui ! — geignait mon cousin, relâchant son étreinte et parlant d'une voix qui vous fendait le cœur. — Oui, j'étais naguères Zbigniew, mais que le diable m'emporte à l'instant, si je sais ce que je suis devenu maintenant ! [...] Ce que je sais seulement, c'est que mon cœur aussi bien que mes principes sont et demeurent inchangés. Tu as toujours affaire à un homme intègre, et qui éprouve pour toi la plus vive affection (p. 128—129).

Remarquons en passant qu'il serait particulièrement hâtif et malavisé à notre sens, de conclure que les différences que nous venons de montrer dans le comportement et dans la mentalité de nos deux héros, ne résultent que des situations profondément dissemblables dans lesquelles ils se trouvent placés. Tout aussi vaine serait, nous semble-t-il, la tentative de voir là le reflet de différences évidentes de leurs positions matérielles et sociales. C'est vraiment une complète divergence des éthiques générales, des mentalités foncières, que nous découvrons en eux, et non de simples réactions superficielles, qui auraient pu être « conditionnées » — selon le jargon à la mode — par des circonstances extérieures différentes. L'idée d'un homme invisible qui serait démuné de vêtements appropriés à son nouvel état, et qui se verrait placé tout seul, sans

¹⁶ Ce qui mérite d'être rappelé en revanche, peut-être, c'est une boutade de Kemp, boutade qui nous livre la clé-même de la naissance au siècle dernier de cette mode de tolérance à tout prix, d'indulgence sans discernement, qui aboutira de nos jours à cette société « permissive », à cette société de licence dont se meurt notre civilisation : « Vous ne me blâmez point, n'est-ce pas ? Vous ne me blâmez point ? — Je ne blâme jamais personne — répondit Kemp — ça ne se fait plus... Et ensuite ? » (p. 189).

aide, en face d'un monde résolument fermé et hostile, s'est présentée aussi d'ailleurs à Wiśniowski, et son héros l'a également envisagée :

Imagine un peu à quoi je ressemblerais, s'il me fallait porter les mêmes habits que les autres hommes? Pourrais-je seulement me montrer en ce monde? Représente-toi l'horrible spectacle d'une redingote qui marche toute seule, et d'un chapeau qui n'aurait ni visage, ni main?! C'est encore bien, pour le moins, que je puisse ne pas attirer l'attention des gens, mais seul Dieu, qui est omniscient, pourrait dire comment j'arriverai à me tirer d'affaire au moment où ma garde-robe actuelle se trouvera complètement usée et lorsque mon brave vieil Hans sera mort. O, ma pauvre tête? (p. 134).

Cependant, quels que puissent être ses aléas futurs, le Comte Zbigniew se conduira toujours en homme d'honneur. L'auteur nous en fournit l'assurance à toutes les pages.

La satire de Wiśniowski, si elle ne s'attaque point, comme celle de Wells, au système politique et social, se tourne volontiers, en revanche, vers une critique des mœurs, des hommes, des caractères. C'est le vieux Comte Opaliński qui lui sert principalement de cible, tout d'abord: notre auteur se complait, visiblement, à nous faire voir l'horizon étriqué, les préjugés, les manies, les ridicules multiples de ce personnage. Usant à son égard d'un humour sans mélange, il nous le montre, pour commencer, en Italie, en compagnie de sa fille et de son neveu, discourant d'une voix claironnante en polonais: «tout en chassant loin de lui les cicérons pompéiens à l'aide de sa grosse canne noueuse en bambou...» (p. 121). Nous le voyons ensuite, montant à bord d'un navire qui doit le conduire à Palerme:

C'était en plein été, par une chaleur torride, mais son valet de pied portait derrière lui à bord du bateau, ployant presque sous le poids, une énorme pelisse en peau d'ours... objet sans lequel Monsieur le Comte n'aurait jamais consenti à se déplacer, où qu'il se rendit (p. 122).

Lorsque le jeune Zbigniew se hasarderà à lui demander la main de Proserpine, il la lui refusera avec indignation — non pas tant à cause, d'ailleurs, de la ruine qui menace ce neveu, qu'à cause du fait révoltant que c'est au financement de «folles recherches scientifiques» que tout son argent aura été consacré. Il déclare au malheureux jeune homme en effet

qu'il aurait pu encore peut-être, à la rigueur, lui pardonner si, à l'instar de tant d'autres fils de bonne maison, il avait aliéné sa propriété de Bnin en s'adonnant au jeu, en se livrant à la débauche, en se consacrant aux lointains voyages ou en s'abandonnant à des marottes d'agronome, mais dilapider un grand, un beau domaine polonais de grand rendement, pour entretenir on ne sait quels filous et fous étrangers! (p. 135).

Après la disparition mystérieuse de son neveu, ces dispositions d'esprit, assez courantes, au demeurant, dans le monde de la «bonne société»

polonaise de l'époque¹⁷, se durcissent encore et le portrait tourne à la charge :

[...] après chaque allusion de ce genre [...] le comte rougissait et blêmissait de rage. Les expressions : « science », « expérience », « invention », « progrès des connaissances », etc., produisaient sur lui exactement le même effet que la vue d'une cape ponceau sur un taureau (p. 124).

Mais c'est le personnage de Proserpine qui, plus encore que tout autre, permet à Wiśniowski d'exercer la veine acerbe de son humour. Nous avons déjà résumé le rôle ingrat qui lui est dévolu dans l'intrigue et cité la « pointe » finale, sur laquelle notre auteur clôt son récit. Nous n'y reviendrons donc plus, d'autant qu'il n'entre aucunement dans nos intentions d'analyser ici tous les aspects possibles de cette courte pochade, dont il ne faudrait certes point s'exagérer l'importance.

Ce qui nous a paru tout simplement curieux et ce qui méritait, à notre sens, d'être rappelé, c'est le fait qu'elle ait précédé l'oeuvre de Wells d'une bonne quinzaine d'années, tout en préfigurant dans sa conception générale et dans de nombreux détails de l'exécution, ce roman universellement connu. Il nous a semblé indispensable, en contrepartie, de faire état des non moins nombreuses divergences des optiques qui ont présidé à la naissance de ces deux oeuvres.

Chacune d'elles possède — cela va sans dire — ses mérites propres, ses qualités et ses défauts, et il n'est point dans notre dessein ici d'établir entre elles une hiérarchie de valeur.

Toutes les deux nous semblent être, d'ailleurs, parfaitement caractéristiques de leur temps — chacune dans son genre, évidemment. Le siècle du « scientisme » les a profondément marquées de son sceau. L'une y surajoute la notion de conflits sociaux et des allusions au culte du « Surhomme », avec un vague relent des théories anarchistes « fin du siècle » ... L'autre garde encore comme un vieux parfum, comme une nostalgique empreinte du roman sentimental des années quarante, teinté de romantisme, tournant à l'étude de moeurs, au croquis de genre... L'une fait appel à une satire plus caustique, à une critique plus mordante, mais peut-être moins humaine — l'autre se complait encore dans un humour plus gai, plus innocent.

Un Taine verrait peut-être dans ces différences, le « moment » étant presque le même, le résultat de « races » et de « milieux » dissemblables... Qui sait ?

¹⁷ On sait que le thème du « savant », de « l'inventeur », ou bien, tout simplement de l'amateur des sciences « éclairé et incompris », a été très largement exploité par la littérature polonaise de l'époque. Contentons-nous de rappeler des personnages tels que Wilk Garbowiecki de *Nul n'est prophète parmi les siens* ou Iwaszkiewicz des *Deux voies* de Sienkiewicz, qui sont antérieurs à *L'Invisible*, ou tels que Geist et Ochocki de *La Poupée* et de *La Gloire* — roman projeté, mais jamais achevé — de Prus, qui lui sont légèrement postérieurs...

POLSKA NOWELA FANTASTYCZNA
WCZEŚNIEJSZA OD „THE INVISIBLE MAN” H. G. WELLSA:
„NIEWIDZIALNY” SYGURDA WIŚNIEWSKIEGO (1881)

STRESZCZENIE

Słynna powieść H. G. Wellsa *Człowiek Niewidzialny* (*The Invisible Man*) ukazała się, jak wiadomo, w Londynie w 1897 r. Otóż, o całych prawie szesnastu lat wcześniej – a mianowicie w 1881 roku – pojawiła się w Warszawie, w „Kurierze Warszawskim”, krótka nowela Sygurda Wiśniowskiego pod tytułem *Niewidzialny*.

Ciekawy ten zbieg okoliczności oraz fakt, iż główny pomysł obu tych utworów jest, w pewnym stopniu, prawie jednakowy – przedstawia bowiem w roli bohatera młodego uczonego, który stał się niewidzialnym dzięki niedawnym osiągnięciom nauki – przywodzą w pierwszej chwili myśl o możliwości jakiegoś bezpośredniego związku między obu dziełami. Analiza historii ich powstania nie dopuszcza jednak podobnej hipotezy. Powyższy szkic stara się jedynie ustalić niektóre charakterystyczne cechy każdego z nich i próbuje wyjaśnić, jakie istnieją między nimi podobieństwa i jakie różnice.

Książka Wellsa jest dobrze znana. Opowiadanie Wiśniowskiego – a także i sam autor – o wiele mniej. Toteż na samym początku rozprawy znalazł się zwięzły życiorys Wiśniowskiego oraz krótkie streszczenie jego noweli. Tylko potem możliwe stało się przejście do właściwego rozbioru obu utworów.

Kilka przykładów, zaczerpniętych paralelnie z obu utworów, pozwala zdać sobie sprawę z bardzo licznych ich podobieństw. Należy jednak zaznaczyć, że wynikają one ze ścisłej zbieżności obu tematów.

Kilka innych cytat wykazuje faktycznie istniejące – i dość poważne – różnice. Najważniejsza, zdaje się, polega na absolutnej sprzeczności światopoglądów naszych autorów. U angielskiego pisarza krytyczny i nawet stronniczy pogląd na współczesne mu społeczeństwo sprawia, iż sporo satyry społecznej dołącza się do fantastyczno-naukowych pierwiastków jego powieści. Ponadto można w niej poniekąd zauważyć pewien wpływ nietzscheańskiej teorii Übermenscha. U Polaka zamiast politycznej lub społecznej satyry można znaleźć tradycyjną krytykę ludzkich charakterów i lekkiego, niezłośliwego humoru.

Nie było zamiarem tej rozprawy ustalenie jakiegokolwiek hierarchii wartości. Każdy z rozpatrywanych utworów posiada swoje wady i swoje zalety. Oba dzieła wzbudzają zaciekawienie – każde w swoim rodzaju. Obydwa są typowym przejawem tego prawdziwego „kultu nauki”, który panował pod koniec XIX wieku. Jedynym zamiarem autora rozprawy było uprzytomnienie owego tak częstego zbiegu okoliczności.

Georges Sigal